

## Article

---

« Une sociologie de l'horreur / See No Evil, Hear No Evil, Speak No EVIL »

Danielle Juteau et Nicole Laurin-Frenette

*Sociologie et sociétés*, vol. 22, n° 1, 1990, p. 206-211.

Pour citer cet article, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/001375ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/apropos/utilisation.html>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

### Une sociologie de l'horreur

DANIELLE JUTEAU et NICOLE LAURIN-FRENETTE

«Vous êtes sociologues, pourriez-vous nous dire ce que les événements qui se sont produits à l'École polytechnique révèlent au sujet de notre société?», nous a-t-on demandé, au lendemain du 6 décembre, et encore aujourd'hui, plusieurs semaines plus tard.

Notre réponse est toujours la même, quoiqu'elle se précise, se nuance et se complexifie puisqu'elle tient maintenant compte à la fois de ce qu'on appelle pudiquement l'événement ainsi que des discours et des silences sur l'événement.

#### LES PREMIÈRES RÉACTIONS

«Quelqu'un est entré à Poly et a tiré sur des personnes, il y aurait deux ou trois morts», avons-nous appris le 6 décembre 1989 vers 20 heures. C'est comme aux États-Unis, nous sommes-nous dit, finies la tranquillité et une certaine qualité de vie. Chez une amie en soirée, nous nous plaçons devant le poste pour les nouvelles de 22 heures; assises à la table de la cuisine, nous entendons «13 femmes ont été tuées à Poly par un homme qui criait «vous êtes une gang de féministes! Je hais les féministes». Nous nous sommes regardées, nous et nos amies et nous nous sommes tenu la main; le choc, l'horreur, nous avons immédiatement compris et ressenti beaucoup de choses. Quand un homme se rend à l'École polytechnique et n'abat que des femmes, il ne peut s'agir de hasard; Poly est située bien loin là-haut sur la colline et les femmes y sont si peu nombreuses. C'est clair, il a choisi ses victimes, des femmes, et des femmes qui ne sont pas à une place habituelle, à l'endroit où on les trouve habituellement.

Après avoir séparé les femmes des hommes, après avoir laissé partir les hommes, il s'est écrié «Vous êtes une gang de féministes» en ouvrant le feu sur les femmes. Il a consciemment et délibérément tiré sur des femmes, nous sommes-nous répété. Il a même expliqué son geste; plus moyen de ne pas voir, de cacher l'affreuse réalité; il en veut aux féministes, «des féministes» a-t-il dit, des femmes qui selon lui ne sont pas à leur place, des femmes qui ne sont pas des vraies femmes. Il est temps de remettre les femmes à leur place, de la leur rappeler.

Nous, les féministes, avons éprouvé le même sentiment, c'est lui qui l'a dit, on va le croire alors que si c'était nous, on dirait qu'on fabule et qu'on voit *ça* partout.

*Ça*, c'est-à-dire qu'on tue des femmes, partout dans le monde et de diverses manières: symbolique, culturelle, intellectuelle, économique, affective, politique, et souvent physique. *Ça*, c'est-à-dire leur violence contre nous, leur mépris et leur haine. Pas moyen d'y échapper: si on se tait, si on est soumises, on les enrage et on provoque leur violence; si on se révolte ou tout simplement si on s'affirme, on les énerve et on suscite leur colère. Ce geste était posé contre chacune d'entre nous et contre nous toutes, nos filles, nos étudiantes, nos sœurs, nos copines, nos mères. La peur, la colère, la peur, la peine, la peur, la tristesse nous envahissaient et ces mères explorées qu'on voyait, les civières, les voitures de police, nous déchiraient, nous transperçaient le cœur.

Nous restons clouées devant la télévision qui continue à présenter des images et à commenter la tragédie; a-t-on dit massacre ou carnage ce soir-là? Nous ne savons plus trop bien; nous avons pensé massacre, massacre des saints innocents. Les annonceurs, les commentateurs cherchaient les causes de la tragédie, le motif qu'ils ne pouvaient encore identifier puisqu'on ne connaissait rien de la vie du «fou» entré à Poly. Nos filles qui sont à nos côtés, nos amies qui appellent, disent, l'air surpris, «c'est absurde, ils cherchent le motif, mais n'ont-ils donc rien compris?»

Ce geste affreux et terrible contre 14 femmes de Poly, c'est un crime contre les femmes, un crime politique, pensé, prémédité, contre des individus qui représentent une catégorie sociale ciblée. Quand les Palestiniens ont tué les athlètes juifs aux Jeux olympiques de Munich en 1972, a-t-on passé des journées à chercher le motif, l'a-t-on cherché dans la vie privée des personnes qui ont commis l'attentat? Quand un Blanc a tiré sur des enfants

asiatiques dans une école de Los Angeles, l'année dernière et les a tués, on a compris immédiatement qu'il s'agissait d'un crime raciste, perpétré par un «fou» peut-être puisqu'il est vrai que ce ne sont pas tous les racistes qui tirent sur les minorités visibles; ce ne sont pas non plus tous les hommes qui tirent sur les femmes et pourtant, cet événement s'inscrit dans un cadre sociopolitique plus vaste qui lui donne sens. Comment, pourquoi ne pas voir quand tout est si évident?

Attristées et horrifiées, oui, perplexes ou étonnées, non. Perplexes, non, parce que le sens, la visée et la portée du geste étaient clairs; pas étonnées parce que ce geste en est un, plus dramatique que d'autres cela va de soi, qui fait partie de la violence exercée par les hommes contre les femmes.

Comment peuvent-ils être si aveugles? Nos dernières pensées, notre stupeur, notre impuissance. Nous avons été tuées.

### LE LENDEMAIN

Les nouvelles de 8 heures à la radio parlent de la tragédie; on connaît son nom, Marc Lépine, il a laissé une lettre expliquant qu'il a commis ce geste pour des raisons politiques. Un nom québécois de souche comme on dit maintenant; tant mieux, on ne pourra dire que c'est un étranger, on ne pourra imputer à l'origine ethnique un acte qui relève de la classe de sexe; les médias mentionneront éventuellement le père algérien mais sans sombrer dans le racisme. De toute manière, c'est maintenant très clair, Lépine a lui-même expliqué longuement son geste; on devra tous se rendre à l'évidence, aussi déplaisant cela puisse-t-il être. Déplaisant parce qu'on ne veut pas savoir, parce qu'on préfère penser que tout va dorénavant bien entre les hommes et les femmes, que le féminisme est désuet et les féministes non seulement ringardes mais fatigantes. J'écoute à nouveau les informations, on cherche toujours le motif, un fou, un détraqué, un malade, *Le Devoir* titre: un forcené.

Des femmes se font assassiner par une personne qui explique clairement son geste et on refuse de comprendre. Nous voudrions d'autres analyses, entendre parler des personnes qui voient. Et le temps passe, et à l'aveuglement, à la cécité succèdent des points de vue qui s'intéressent aux paroles du meurtrier; on déplace maintenant l'analyse de la vie de la personne à ses paroles «vous êtes toutes des féministes». C'est à cause des féministes s'empresse-t-on de dire; on a enfin trouvé une explication à ce geste effroyable. Les responsables, ce sont les féministes, elles ont exagéré, elles en ont voulu trop et trop rapidement, elles ont provoqué l'agressivité des hommes, de cet homme frustré par les gains des femmes.

C'est affreux, nous sommes-nous dit, au massacre s'ajoutent d'abord sa dénégation, l'holocauste n'a pas eu lieu, et maintenant la responsabilisation des victimes; c'est un deuxième coup, une nouvelle blessure. Nous croisons dans les corridors et serrons dans nos bras nos étudiantes et assistantes bouleversées, les femmes du secrétariat; d'autres amies, collègues, appellent de partout dans le monde, elles pleurent, comprennent. Il faudra parler, dire, on n'a pas le choix.

Vous êtes des sociologues, que pensez-vous de la tragédie à Poly nous demande-t-on à nouveau? Que dit cet événement sur notre société? Plusieurs choses, peut-on répondre.

1. Que c'est un massacre affreux, qui témoigne de la violence terrible et permanente qui s'exerce toujours contre les femmes dans nos sociétés.

2. Que le fondement de ces meurtres dépasse le niveau individuel pour rejoindre un niveau plus global et collectif:

a) bien sûr, ce ne sont pas tous les hommes qui tirent sur les femmes et tous les dominants qui assassinent les minoritaires — certains maîtres sur les plantations étaient même fort corrects — mais quand on impute le geste à la folie, on pose habituellement qu'il s'agit d'un geste isolé, qui n'a pas de sens sociologique; on occulte ainsi l'existence des rapports sociaux de domination au sein desquels il s'inscrit. On aurait tort également de recourir à l'idée que tous les hommes sont naturellement violents, ce qui est inexact et masque aussi l'existence de la domination;

b) celui qu'on appelle un fou a tiré sur qui? Il n'a pas tiré au hasard, dans la rue, à la sortie du travail; il s'est rendu dans le milieu universitaire; dans ce milieu, il n'a pas tiré n'importe où, il a choisi l'école des ingénieurs où il a sélectionné les femmes, des inconnues soit, mais qui représentent toutefois une catégorie de femmes identifiées aux féministes; qu'elles ne se perçoivent pas ainsi n'a pas d'importance;

c) c'est un geste politique qui a été présenté ainsi par le meurtrier; à ces inconnues, tombées bien malgré elles sur le champ de bataille, s'ajoute une liste de femmes, identifiées cette fois-ci par le meurtrier, qui auraient commis un crime, celui de prendre la place des hommes.

3. Que ce geste posé contre des femmes qui ne sont pas à leur place est enraciné dans un contexte social bien précis; c'est un geste de représailles de la part d'un membre du groupe dominant face à des personnes qui ont dépassé les limites de ce qui est permis, qui se sont aventurées sur le territoire de l'autre;

a) ce geste fait penser au traitement que les Blancs réservaient aux Noirs qui, dans les États du Sud, s'assoiaient à l'avant de l'autobus, ainsi qu'à ceux qui entraient dans leurs églises, dans leurs marchés, dans leurs quartiers, dans leurs écoles, A-t-on déjà oublié les images sanglantes de Little Rock en 1959? et celles plus récentes de l'Afrique du Sud?

b) les racistes sont-ils des fous? Dans une société raciste, dans une société sexiste, les racistes et les sexistes ne sont pas des fous, mais des conformistes; ces personnes, qui tout simplement et rationnellement protègent et défendent leurs intérêts et ceux du groupe auquel ils appartiennent, reçoivent en échange l'approbation de la société. Refuser un emploi à une femme ou à un Noir, c'est le conserver pour un homme ou pour un Blanc et fort probablement pour un homme blanc. Ceux qu'on appelle des fous, n'est-ce pas plutôt les membres du groupe dominant qui vont un peu trop loin, qui exagèrent en quelque sorte? En rendant intolérable la situation actuelle des femmes, en la rendant visible et révoltante pour l'ensemble de la société, ils menacent par leur excès l'ordre existant. Les fous, ce sont ceux qui tuent leurs femmes, qui violent leurs filles et celles des autres, ceux qui battent et qui harcèlent, ceux qui vont trop loin, qui dépassent les limites. On se rappellera qu'à peine vingt-quatre heures ont suffi pour qu'Althusser, de brillant philosophe qu'il était, soit déclaré fou;

c) à quoi servent les représailles? À rappeler aux dominées qui est le maître et qu'elles ont intérêt à garder leur place; à rappeler à celles qui se donnent les moyens d'en sortir que ce n'est pas permis et qu'il vaudrait mieux se tenir, sinon! Avant on leur bandait les pieds, on ne leur apprenait pas à lire, on leur refusait l'accès au travail rémunéré; maintenant elles portent le pantalon mais pas trop souvent, elles font de la gymnastique mais douce de préférence, elles font des études mais pas en génie ou en physique ou en mathématiques, elles travaillent à l'extérieur mais pas de façon régulière et continue et en faisant tout le reste, les bébés, le travail domestique, l'entretien affectif; elles ont un emploi dans un ghetto d'emplois où elles gagnent 60 % du salaire des hommes. Malgré tous ces handicaps, elles pourraient néanmoins oser s'échapper, s'enfuir, surtout si elles sont jeunes et possèdent un certain capital économique et scolaire;

d) contre qui en effet se sont exercées les représailles? Contre celles qui risquaient de prendre une toute petite place dans cet univers masculin, peut-être même à leur insu. Non, le choix de Poly n'est pas innocent car ces femmes étaient entrées dans le saint des saints, indépendamment des motifs qui les y ont poussées, «j'aime la matière», — un bastion masculin qui prépare à des emplois d'hommes, des emplois bien rémunérés et nombreux. Le meurtrier n'est pas venu dans un cours de condition féminine offert dans un département de sciences sociales, peut-être parce que cette activité fait moins peur que des études à Poly; il ne s'est pas rendu non plus dans une faculté où les femmes sont prédominantes et se préparent à des professions dites féminines qui sont en général mal rémunérées et bien appréciées des hommes.

4. Qu'on cherche encore une fois à rendre les victimes responsables:

a) à qui la faute, répétait-on sans cesse? aux féministes, a-t-on répondu, ne sont-elles

pas les responsables? On a ressenti ces propos comme un quinzième coup mortel; après l'assassinat de 14 femmes par un membre du groupe dominant, d'autres intervenaient à leur tour pour annihiler à leur manière les féministes... Quand donc arrêtera-t-on de blâmer les victimes? Quand il n'y aura plus de domination... Combien de procès d'intention intentés aux femmes victimes de viol? À Vancouver récemment, un juge a déclaré du haut de son pouvoir qu'une fillette de 3 ans était responsable des avances sexuelles de son père qui ne pouvait résister devant son charme; on charme trop ou on ne charme pas assez, on est aguichante ou on s'habille en «butch», on se comporte en victime ou on est des amazones. Au Québec récemment, un juge a déclaré que les règles comme les femmes étaient faites pour être violées. À l'Université Queen's en Ontario l'année dernière, une campagne contre le viol menée sur le campus s'est terminée par une attaque féroce, virulente contre les féministes. Au slogan de la campagne anti-viol, «Non, ça veut dire non», certains étudiants ont rétorqué sur des banderoles accrochées aux murs de leur résidence, «non, ça veut dire attachez-moi, non, ça veut dire donnez-lui plus d'alcool, non, ça veut dire c'est une 'gouine'». «Mais enlevez ces banderoles», se sont exclamé certaines femmes «et renvoyez les responsables». «Ces femmes exagèrent», a-t-on répondu, «ce sont des féministes qui n'ont pas le sens de l'humour»!

5. Qu'il ne s'agit pas d'un geste de violence isolé; dramatique oui, mais isolé non; la violence contre les femmes est quotidienne et universelle, ainsi que le montrent les statistiques; en 1988, 202 femmes assassinées au Canada dont 129 dans leur résidence, 50 femmes assassinées au Québec, une par semaine; d'après les statistiques du Solliciteur général, 75 229 femmes victimes de voies de fait au Canada, en 1985, dont 15 400 répétées; à chaque année, 10 % des femmes canadiennes seraient battues. Cette violence, elle s'exerce diversement: le meurtre, les coups, les menaces, les cris, mais aussi le mépris, l'indifférence, on n'existe pas; en des lieux différents, à la maison, dans la rue, dans les espaces publics — combien de femmes victimes d'assaut sans que n'interviennent les passants, les personnes présentes? À tous moments de la journée — et contre toutes, personne n'y échappe, ni les femmes mariées, ni les amies, les blondes à l'occasion d'une sortie (des «date rapes»), ni les prostituées, ni les femmes riches, ni les femmes pauvres, ni les femmes âgées, ni celles mariées à des hommes bien, c'est un monsieur très bien et un homme tout à fait charmant, s'empresse-t-on de dire, son geste est incompréhensible. Incompréhensible dit-on, et on veut que cela soit ainsi.

Pendant ce temps, des femmes amies nous appellent encore pour témoigner leur sympathie, dire leur horreur et leur souffrance; nous exprimons nous aussi notre horreur et nous expliquons, dans des conversations privées, à des amis, à des chums, à des maris, en public, à la radio, à la télévision... ce qui, apparemment, s'appelle récupérer l'événement.

En effet, les féministes seraient non seulement responsables de ces meurtres mais elles récupérerait en outre l'événement. Marc Lépine laisse une longue lettre où il explique la portée politique de son geste. Quand nous disions «je vous en prie, écoutez-le, il a expliqué son geste», nous nous voyions répondre, «mais taisez-vous, vous frôlez l'indécence...»

#### LE DÉNI CONTINUE; ... ET TAIS-TOI

Les funérailles. Dans l'église, les familles et amis bien sûr et les dignitaires, hommes d'Église, hommes d'État et leurs épouses; dehors des femmes de tous âges et de partout. Et le discours continue, en privé, en public, à la radio, à la télé, dans les couloirs de l'université.

On entend des demi-vérités:

— notre société est violente, il faut bannir les armes à feu; complètement d'accord sur le bannissement des armes à feu, mais pourquoi en général ce sont les hommes et non les femmes qui ont accès aux armes? Les modèles de Rambo, du chasseur, du flic, quand disparaîtraient-ils?

— c'est une victime de violence conjugale, d'un foyer désuni; son père les battait lui, sa sœur et sa mère; c'est vrai et c'est atroce, mais pourquoi tant d'hommes battent-ils

leurs femmes et leurs enfants et non l'inverse? Pourquoi les hommes victimes de violence masculine la retournent-ils contre les femmes? Pourquoi les femmes victimes de violence masculine, on pense ici à l'inceste, blâment-ils souvent d'autres femmes, en l'occurrence leur mère?

— c'est l'œuvre d'un fou; peut-être, mais pourquoi ce fou a-t-il délibérément et systématiquement abattu 14 femmes?

Et pendant que s'écrivent et se diffusent ces explications, des maris, des amants, des pères, des copains, des frères et certaines femmes qui les appuient passent à l'attaque, en privé et en public. Les querelles familiales, les engueulades de couple s'enveniment quand des femmes affirment même timidement que ce geste est dirigé contre elles et qu'il s'inscrit dans un rapport de domination; des menaces ont été adressées aux centres de femmes battues, on va vous avoir vous aussi; et quel crime ont commis les responsables de ces centres? Celui d'aider des femmes à échapper à la violence. Des thérapeutes féministes nous ont dit avoir reçu un nombre accru de téléphones de la part de femmes voulant prendre rendez-vous «mon mari est un homme correct, mais je n'en peux plus, il faut que je vous voie».

D'autres hommes certes ont manifesté une bonne dose de compréhension; ils n'ont pas nié l'évidence, ils n'ont pas manifesté d'étonnement devant notre désarroi, notre colère et notre peine, ils n'ont pas demandé d'explication. Ils n'ont pas occulté dans leurs analyses des meurtres l'existence des rapports de domination entre les hommes et les femmes, les hommes et les enfants; ils nous ont offert leur soutien et leur aide. Ce prêtre de Scarborough en banlieue de Toronto, qui dans son homélie parle d'un massacre qui n'est pas sans lien avec la manière dont l'Église a exercé son pouvoir et son autorité; il rappelle qu'encore très récemment une ligne en forme de croix traversait l'église en son centre, les femmes et les enfants d'un côté et les hommes de l'autre; une autre ligne au sanctuaire, que ne pouvait traverser aucun laïc, surtout aucune femme à moins qu'elle ne soit une vierge consacrée.

«Que peut-on faire?», nous ont demandé quelques hommes à l'occasion. Réponse difficile. On pense quand même aux Blancs qui ont participé à la marche du Mississipi en 1963, pour appuyer les revendications des Noirs, à la législation que des hommes blancs ont aidé à faire adopter à l'époque, aux membres de la petite-bourgeoisie qui ont appuyé les luttes des prolétaires. Oui, aidez-nous, peut-on leur dire. Ne tolérez aucun des commentaires sexistes que vous entendrez, critiquez tous les gestes sexistes qu'il vous est donné de voir, dans les vestiaires, les salles de réunion et ailleurs dans ce monde d'hommes où nous avons peu accès, payez les pensions alimentaires que vous devez, ralentissez ou encore mieux changez de trottoir lorsque vous marchez derrière nous le soir, partagez vraiment équitablement avec nous le travail domestique et l'entretien des êtres humains, respectez notre droit à notre corps, excluez de vos relations les sexistes au même titre que les racistes. N'oubliez pas toutefois que ces gestes d'appui aux femmes entraînent des ripostes des membres du groupe dominant, des gestes de violence, on appelait ces Blancs à l'époque des «*nigger lovers*», on les ostracisait, on les battait, on les matraquait; vous serez en effet perçus comme traîtres aux intérêts de votre classe, ce qui n'est pas totalement faux. N'oubliez pas également que les Noirs se sont souvent sentis obligés d'exclure ces mêmes Blancs de leurs démarches afin de ne pas perdre le contrôle de leur mouvement...; vous serez peu appréciés et remerciés, pas plus hélas que les femmes qui participent au combat.

Les féministes récupèrent l'événement, a-t-on dit. Mais que veut dire récupérer l'événement au juste? Que nous mentons, que nous ne sommes pas de bonne foi, que nous inventons une histoire pour en tirer profit? Les analystes qui font ressortir les dimensions politiques d'un crime raciste se font-ils accuser de ce péché? Pourquoi accuser les féministes de récupérer l'événement quand elles soulignent, rappellent qu'il s'agit d'un attentat revendiqué? Pour nous faire taire et nous discréditer. Quand on nous a accusées de récupérer l'événement, nous avons en effet pensé à nous taire; récupérer l'événement, se servir du meurtre de 14 femmes pour construire un capital politique, cela est indécent, devant l'horreur du geste et la souffrance des familles. Mais ne voit-on pas la nôtre?

Et pourquoi nous faire taire? Parce que le geste de Lépine dévoile l'existence du système de domination entre les hommes et les femmes et parce que nos analyses en rendent visible l'horreur. Il ne faut surtout pas que la réalité remonte à la surface du discours. Parce qu'il est difficile aux femmes de contester et d'abolir un système qu'elles ne voient pas; en maintenant l'obscurité et la conscience dominée, en récompensant celles qui sont raisonnables et qui restent à leur place, on peut assurer la reproduction du système de domination et tous les privilèges qui y sont rattachés.

Cette censure n'est pas nouvelle. Il a toujours fallu nous taire; les femmes parlent toujours trop. Nous taire après ces assassinats, nous taire pendant la période de deuil, nous taire quand des hommes nous battent et nous violent. Nous ne parlions plus beaucoup d'ailleurs avant ces événements qui risquaient malencontreusement de provoquer la remontée du discours féministe. En effet, depuis quelque temps nous nous étions tues; la mode était au compromis, à la négociation, au postféminisme. Le climat change, disait-on, l'essentiel est acquis, il ne reste que des détails à régler. Les femmes ont du pouvoir, elles travaillent, elles ont de bons postes, elles sont libres, elles ont des amants. Le concept de sexage fut banni du vocabulaire, le mot domination trop exagéré masquait notre capacité de sujet; les classes de sexe n'existaient plus et celles qui en parlaient étaient mises au rancart, par des hommes et par les femmes qui «négociaient» avec eux. On étudie désormais le pouvoir des femmes et leur capacité merveilleuse de combiner travail et maternité, on fait pousser du basilic dans son potager, c'est délicieux servi avec des tomates et du bocconcini, on se recycle.

Nous nous sommes tues ou nous avons adapté notre vocabulaire parce qu'il est difficile de nous battre seules, d'être exclues comme des lépreuses, de ne pas être invitées à des soirées, d'être méprisées affectivement et intellectuellement, d'être traitées avec pitié ou condescendance. Certaines continuent le combat, certes, elles enseignent, écrivent, étudient, travaillent, vivent seules, militent, en conservant un langage contestataire... des folles, dit-on, des féministes à outrance; quel mauvais goût que ce féminisme dénonciateur! À notre avis, le féminisme à outrance, c'est du féminisme purement et simplement et c'est pourtant cela qu'il a fallu refouler.

«Pensez-vous que les féministes ont des leçons à tirer de l'événement», nous a-t-on demandé? Il nous semble que nous avons tous et toutes des leçons à tirer de cet attentat revendiqué; des leçons qui inciteraient les féministes à continuer la lutte et les autres, qui tiennent tant à nous aider, à appuyer cette lutte.

Danielle Juteau  
et Nicole Laurin-Frenette  
Département de sociologie  
Université de Montréal  
C.P. 6128, Succ. «A»  
Montréal (Québec)  
Canada H3C 3J7